

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



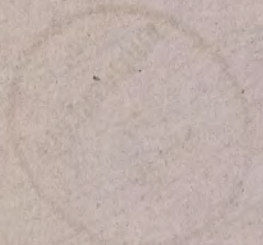
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY



CLUB DES JACOBINS.



Mirabeau le préside et ce grand scélérat &c &c

TOUT COULE,
OU
LA GALIMAFRÉE
NATIONALE.

.....
Capet & Mirabeau,
Couple infame & rebelle;
La Fayette & Bailly,
Barnave l'étourdi,
D'Autun faux converti;
Vous, Lameth l'infidèle,

.....
Vous coulerez auffi,

.....
Mais du haut d'une échelle!

A VERSAILLES;

Chez DURAPPORT, dixième maison de M. Lerouge
Blanchi, à l'entresol, entre les N. 5 & 6.

L'an II de l'inquisition Clémentino-Jacobite.



TOUT COULE,

OU

LA GALIMAFRÉE

NATIONALE.

HÉLAS! oui, ici bas tout coule, vérité bien dure, bien humiliante pour l'homme vain & présomptueux; mais quelque dure & humiliante que soit une vérité, elle est toujours préférable à une erreur.

Je suis grenadier dans la garde nationale volontaire parisienne; dois-je m'en faire gloire? Je me tais. J'étois l'autre jour de garde à la prison royale, (ici, je dois rendre hommage à la vérité, en avouant que toutes les fois que j'occupe ce poste, qui eût été honorable en d'autres tems, je suis pénétré d'une secrète horreur de moi-même). J'étois donc de garde, & je la montois en vrai parisien. Deux grandes boucles bien poudrées, bien

parfumées , s'échappoient en ailes de pigeon de dessous mon bonnet, ce qui faisoit que voulant prendre le ton & l'alure d'un guerrier Français , c'est-à-dire, d'un aimable officier des troupes de ligne , je présentois tout au plus la plaisante & ridicule image d'un digne soldat de mon digne général.

Mes armes luisoient comme de l'or ; & comment ne luiroient-elles pas ? je m'occupe tous les jours à les polir devant ma porte , au milieu de la rue ; non qu'elles en aient grand besoin , ni la poussière d'un champ de bataille , ni la fumée du canon n'en ont jamais terni le luisant, mais uniquement pour en faire une parade puérile , & les montrera t ous les passans. Mon habit d'un drap fin ; & pourquoi l'aurois-je fait d'un gros drap ? cela ne convient qu'aux troupes de ligne , qui sont mal chauffées, & souvent obligées de faire de longues marches & de pénibles campagnes au milieu des frimats ; mais nous dont le service est plus voluptueux que pénible, nous qui brûlons , dans un seul corps-de-garde, plus de bois que n'en consomme un régiment entier pour apprêter quelques légumes ; nous qui ne sortons de nos remparts que pour aller à trois cents pas , au nombre de trente mille , & pré-

cédés d'une nombreuse artillerie pour mettre à la raison trois cents misérables ouvriers ; nous qui ne retournons de cette brillante expédition qu'avec la honte d'en ramener notre héros blessé & son aide de camp tué ; avons-nous besoin de nous précautionner contre l'intempérie des saisons ? Mon habit de drap fin répandoit au loin l'odeur... De la poudre à canon ? -- Oh non , lorsque le bruit couroit

Que du Germain les troupes fanfaronnes
Venoient du fond de leurs cités
Pour châtier nos tremblantes personnes ;
Et nous punir de tant d'atrocités ;
Lorsqu'on disoit que Bourbon l'indomptable ;
Le preux Condé , Conti le fin mâtois ,
Le vieux Broglie & le fougueux d'Artois ,
Et des proscrits l'élite redoutable ,
Venoient servir la querelle des rois ,
Et renverser d'une main triomphante
D'un peuple fou l'idole décévante ,
Vous eussiez vu chaque bleuet tremblant.
L'état-major , ce corps sage & prudent ,
Avant d'agir , voulant savoir comment
On recevoit une telle incartade ,
Fit proclamer, au bruit d'un tambourin ,
Conseil de guerre , où tout républicain
Seroit admis. On s'assemble , & soudain
Le grand Motier commença la parade
Par ces propos : O vous , dignes soutiens

D'un pont brisé ; généreux citoyens ;
 Que nul péril ne put jamais abattre ;
 Quand vous étiez cinquante contre quatre ;
 A vos grands cœurs faut-il donc rappeler
 Ces champs d'honneur , ces plaines de Versailles ;
 Ce jour de gloire où vous fites couler
 Sur le billot un sang que vingt batailles ,
 Que mille assauts ont toujours respecté.
 Le beau chemin à l'immortalité !
 Dit un Caton : Grand benet , tu criaillies :
 S'il n'est pas beau , du moins il est aisé ;
 Il nous convient ; que le tems est changé ;
 Nous regagnons nos paisibles murailles ,
 Souls comme gueux , crottés , & triomphans.
 Mais aujourd'hui les cruels Allemands
 Veulent , dit-on , changer en funérailles ,
 En jour de deuil , nos succès éclatans.
 Des droits de l'homme ils sont peu soucians.
 Que faire , hélas ! & que faut-il résoudre ?
 Pour expulser ces peuples mécréans ?
 Las ! je ne fais ; les Germains ne sont gens
 Qu'on fasse fuir par l'éclat de la foudre ;
 Ces enragés par l'odeur de la poudre
 Sont allechés , & s'ils entrent séans ,
 C'est fait de nous. Ils nous enverront moudre ;
 Ainsi qu'ànon... Or , écoutez l'avis
 De Blondinet : Parfumons nos habits
 D'ambre & de musc , & si les ennemis
 De nous chercher peuvent avoir l'audace ,
 Postons-nous bien , choisissons une place ,
 D'où le vent souffle , & porte sous leur nez

Les puanteurs dont seront emtreignés
 Nos vêtements. Vous verrez, je vous jure;
 Tous ces guerriers en vermeille figure,
 Qui, comme nous, n'ayant été nourris
 Dans les parfums, le musc & l'ambre gris;
 Dans la moleste, ont peu d'un Adonis
 Le tein tranfi, la face pâle & blême;
 Les verrez fuir, croyant qu'un souffle impur
 Combat pour nous, & par l'ordre suprême
 Porte la peste; eh bien, j'en suis très sûr,
 Nos bataillons dans ce jour de victoire,
 Sans dégainer se couvriront de gloire;
 Ils aiment ça. Là se tût, puis sourit
 D'un air vainqueur; & chacun applaudit;
 Suivant l'usage; & puis, comme étoit dit,
 Le fait est sûr, & vous pouvez m'en croire;
 Chacun s'en fut parfumer son habit.

Ainsi donc, comme tous ceux des autres,
 mon habit sentoît le musc. Le fusil sur l'é-
 paule, le sabre au côté, (je ne fais pas si
 ce jour là j'avois des cartouches dans ma
 giberne) ferme comme un roc (nous étions
 en plein midi, & tout étoit tranquille), le
 dieu de la trace, les César, les Condé, n'a-
 voient pas l'air plus capable; ma fiere conte-
 nance auroit pu en imposer, si elle n'eût été
 affectée.

La nuit vint, & le sombre voile que son
 retour répand sur toute la nature (il étoit

minuit, & j'étois en faction) fit naître en mon ame....., tranchons le mot, je veux être de bonne-foi jusqu'à la fin. Le silence qui régnoit par-tout me glaça d'effroi; ce n'est pas que j'aie été élevé dans le tumulte d'un camp; je n'ai jamais vu que les deux ou trois tentes qu'on avoit levées pour les Petits-Suisses au Champ-de-Mars, & que tous les moutons de Sainte-Geneviève venoient admirer des quatre coins de Paris; mais quand on est naturellement lâche, c'est une terrible chose que d'être seul au milieu de la nuit, & impitoyablement délaissé dans un endroit clos, à dix pas d'un nombreux corps-de-garde.

Je me promenois donc tristement; que le tems étoit changé! A midi les bons citoyens (je dis bons dans toute l'étendue du terme) admiroient avec complaisance mes cinq pieds onze pouces. Mon amour-propre (c'est l'appanage du parisien) en étoit flatté. J'étois enivré de moi-même; je m'adorois: mais à minuit, ne m'occupant plus de personne, je m'occupai de moi-même plus sérieusement. J'entrai dans ma guérite, pour réfléchir au rôle que je jouois dans ce moment. Gardien sacrilège! oppresseur de mon roi, du meilleur des rois; d'un roi dont la trop grande bonté m'avoit enhardi jusqu'à

l'outrager ; voilà les titres dont j'osois m'honorer à la face du ciel, & devant tout l'univers. Tout coule, telle étoit l'expression de mon ayeul, lorsqu'il vouloit dire que tout passoit, que tout se renouvelloit, que tout avoit un commencement, & que tout avoit une fin. Cette expression me revint dans ce moment, & fut la source de mille réflexions qui me ramenèrent dans la vraie croyance. Puissent-elles retirer de l'abîme, & rendre la lumière à un grand nombre d'honnêtes gens qui sont enrôlés sous les drapeaux sacrilèges !

Comme bon français, on ne fera pas étonné de ce que j'ai joint par fois le plaisant au sérieux, le saint au profane, & de ce que je me suis écarté quelquefois de la grande route, pour courir les sentiers ; je me suis toujours plu à m'égarer, c'est ma folie : malheureusement c'est aussi celle de ma nation.

Au moment de la conception universelle, l'Eternel dit à tous les animaux : Mes enfans, le beau jardin anglois que je viens de faire, je vous le donne ; je l'ai fait exprès pour vous, dans mes momens de loisir ; allez en paix ; croissez, prospérez, multipliez & coulez, pour faire place à ceux qui viendront après vous.

Toi, mon cher Adam, tu seras mon enfant gâté; je veux faire pour toi plus que pour tous les autres. Je te donne la raison; hélas! un jour tu en abuseras, en formant une assemblée nationale. Vous ne savez pas ce que signifie cemôt? Je le crois bien, vous ne faites que de naître, vous n'êtes pas encore des savans; je vais vous l'expliquer. L'assemblée nationale sera un assemblage de foux de toute espèce, qui, se croyant plus que moi, ôteront le pouvoir à ceux à qui je l'ai donné, & porteront l'audace & la scélératesse jusqu'à vouloir détruire mon culte, briser les autels que la reconnoissance m'aura élevés, & persécuter ceux qui les serviront.

Cruel enfant! que de regrets amers
 Me coûtera mon excès de tendresse!
 Connois pour toi jusqu'où va ma faiblesse!
 Je te fais roi; règne sur l'univers;
 Donne des loix à tout ce qui respire;
 Le monde entier sera sous ton empire;
 Règne sur-tout; les animaux divers
 Respecteront ta volonté suprême.

Ici il y eut un peu de tumulte; les autres animaux, mécontents de cette préférence, entourèrent l'homme; & l'Eternel eut beaucoup de peine à mettre le hola. On remarqua que l'âne, sur-tout, étoit furieux, & l'on craignoit

que ce cadet de famille, ne devînt un jour
un mauvais sujet comme le sont tous ses pa-
reils. Lorsque l'on eut rappelé à l'ordre, la
voix de l'âne servit de sonnette en cette oc-
casion, & le Tout-puissant continua ainsi :

Voilà ta dot , tu vois combien je t'aime ;
Mon cher Adam , que te faut-il de plus ?
Une compagne ? Eh bien je te la donne.
Que des plaisirs l'essein vous environne ,
La volupté , chez elle , aura son trône ;
Mais dans ses bras des desirs inconnus ,
Jusques alors consumeront ton ame ,
Et dans ton sein une coupable flamme ,
S'allumera pour corrompre le cours ,
De ton bonheur : tu couleras tes jours ,
Dans le malheur. Ce seroit belle chose ,
Qu'une compagne avec beauté de rose ,
De douce humeur , raisonnable en tous points ,
Humble sur-tout ; mais malgré tous mes soins ,
Quand je puis tout , ne puis la rendre telle ;
Je t'avertis , la tienne sera belle ;
Mais aussi fière & son ame rebelle ,
T'inspirera ; lors vous voudrez avoir ,
Malgré moi-même , encor plus de pouvoir ,
Voudrez tout dire & voudrez tout savoir :
Voudrez briser l'éternelle barrière ,
Qui nous sépare , & puis voudrez tout faire ,
Et ferez tant , qu'à la fin ma colère ,
Se déchainant , sous le poid du malheur
Vous gémirez ; mon fils , ô toi que j'aime !

Epargne - toi des siècles de douleur ;
 Epargne - moi cet acte de rigueur ,
 Sinon pour moi que ce soit pour toi-même.

Hélas ! la prédiction ne fut que trop accomplie ; & comme dit le proverbe :

Toujours enfant gâté devient enfant ingrat.

Lorsque madame Eve tint son mari dans ses bras , elle l'enivra par ses caresses , & fit tant , qu'à la fin il se révolta contre son Dieu , à peu près comme le Français s'est depuis révolté contre son roi. La comparaison est juste. Notre prédécesseur , heureux dans les délices & dans l'abondance , voulut avoir encore plus , & être autant que son Dieu ; mais comme tout coule , il finit par ne rien avoir & ne rien être. Le Français aura le même sort. L'insensé ! il fait comme le chien de la fable , il lâchera le bien pour en poursuivre l'ombre. Tout coule , il enverra les dents , & n'attrapera que de l'air.

Cependant , le croiriez-vous ? Tout en faisant des bévues , ils font des chançons ; c'est encore une de leurs manies : déjà ils chanonnent leur ridicule sénat ; ce qui prouve

qu'ils n'ont pas tout-à-fait perdu la raison ;
& qu'un reste de lumière pourra les retirer
du borbier.

Voyons comment les choses coulent de-
puis la révolution. Hélas ! elles coulent du
bien au mal.

AMOUR DE SON ROI.

J'en ai assez dit.

AMOUR DE LA PATRIE.

Il a coulé comme celui de son roi. La pa-
trie ! hélas ! le Français

La presse dans ses bras , mais c'est pour l'étouffer.

La France , ce beau pays , est pillée , fac-
cagée , brûlée , dévastée , & infectée par des
hordes de Cartouches déguisés en tritapates :
mais , comme tout coule , ces brigands , après
avoir vécu comme des Mandrins , finiront de
même.

AMOUR DES LOIX.

Il n'y en a plus.

AMOUR DE SON DIEU.

Que de Judas ! que de Pierres ! l'impie

Poupart doit sur - tout être distingué. Son Dieu !

Par-tout on le trahit, par-tout on le renie.

Que de calvaires en France ! celui de Saint-Eustache, paroisse parisienne, est le plus fameux de tous. Que de croix ! que de bourreaux ! que de Pilates ! Monsieur, entr'autres, ce frere indigne de notre bon roi, cet égoïste, a déclaré que quelque chose qui puisse arriver, il s'en lave les mains d'avance.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Mon encre n'est point assez noire pour en [faire un portrait qui approche tant soit peu de la ressemblance.

C'est un canal impur d'où coule une lessive.

C'est le Sanctuaire de l'iniquité. C'est un assemblage... des César ? Oh non, César étoit un usurpateur magnanime & vertueux, la lumière a toujours éclairé ses actions ; mais ceux-ci sont des Catilina, ils s'enveloppent des ombres de la nuit ; ils ne marchent que dans les ténèbres ; ils trament en secret ; ce sont des sangsues ; ils ne se nourrissent que de sang ; ils veulent incendier l'état, & ne feront paroître la constitu-

tion qu'à la lueur des flammes. Un moment ; ils n'en font pas encore là , tout coule : Catilina fut découvert & puni , & ses imitateurs , malgré le beau jour qui semble luire , ne seront pas plus heureux.

Tel , d'un ruisseau qui coule dans la plaine ;
 Les bords fleuris à son onde incertaine
 Semblent promettre un cours toujours heureux :
 Bientôt après , des rochers sourcilleux
 L'arrêteront ; & cette onde si fière ,
 Précipitant ses flots impétueux ,
 Non loin de là finira sa carrière ;
 Et croupira dans un étang bourbeux.

LA CONSTITUTION.

C'est un amas d'ordures , c'est une latrine qui , lorsqu'on l'ouvrira , infectera tout le royaume. Mais tout coule , & les vents qui s'élèveront , ramèneront un air pur qui dissipera la contagion.

LE CLUB DES JACOBINS.

Il est figuré dans l'antiquité , par cette scène d'horreur où Catilina & ses infâmes complices burent à la ronde , le sang humain dans une coupe d'or , après avoir juré sur

ce même sang de tout exterminer, afin de
s'élever eux mêmes plus facilement.

Mirabeau le préside ; & ce grand scélerat ,
Parvint à ce fauteuil par plus d'un attentât ;
Opprobre de la France , époux & fils ingrat ;
Escroc ; empoisonneur , assassin , adultère ,
Monstre que nous donna du très-haut la colère ;
Rebut de la Nature , est l'horrible chaos
Où Pandore remplit la boîte de nos maux.
Après sa mort , le feu , la terre , l'air & l'onde ,
Refuseront sa cendre ; & le cloaque immonde
Qui lui sert de répaire , est le seul coin du monde ;
Digne de sa dépouille ; & comme on n'est pas sûr
Même après son trépas , que sans nous nuire il reste ,
Il sera vernissé , de peur que l'air impur ,
Qui s'en exhaleroit , ne nous donne la peste.

L'OR ET L'ARGENT.

Hélas ! si ceci dure encore quelque tems ,
ils couleront pour ne plus revenir.

Dans le gousset de nos représentans ,
L'or & l'argent précipitent leur course.

Quand on les paye à beaux deniers comptant ;
De torches - cul on nous remplit la bourse.

LA COMMUNE.

Mille fois pis que l'assemblée nationale ;
elle coule comme elle.

LA

LA MUNICIPALITÉ.

Pis encore que la commune. On l'a appelée à la barre de l'assemblée nationale ; il vaudroit beaucoup mieux la voir sous celle de C. . . . On dit que Mirabeau a remué le boubier , il a eu tort.

Parmi fripons , on doit se respecter ;
 Avant son hôte il ne faut point compter.

LA FAYETTE ET BAILLY

Malgré toutes les recherches des savans on n'est pas encore parvenu à les bien connoître ; & tout ce qu'on a pu recueillir sur leur compte , se réduit à dire que ce sont deux Sardanapales , deux monstres que les imbécilles ont admirés pendant quelque tems , tandis que les honnêtes - gens savoient à quoi s'en tenir. Mais comme tout coule , & qu'à la fin les monstres font horreur , ceux - ci approchent beaucoup du terme commun.

CONCLUSION.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci ? Il arrivera qu'après avoir beaucoup fait souffrir les vrais citoyens , nous souffrirons encore plus nous-mêmes , car enfin tout coule , & chacun a

fon tour. Je fuis père de famille , & je fais des folies ; j'ai tort , je dois le bon exemple à mes enfans , & je vais le leur donner. Auffi-tôt je quitte dans la guerite des armes pour lesquelles je n'étois pas fait ; je me dépouille d'un habit aviliffant , & volant à la terraffe du côté du quai , je me coule le long du mur , & je m'échappe ainfi pour ne plus fouiller de ma préfence un lieu facré , puifqu'il renferme mon roi. Trop heureux , fi mon fincère retour & mon dévouement à la bonne caufe me font trouver grace devant mon fouverain , qui un jour, je l'efpère , reprendra tous fes droits , & verra couler comme l'onde , tous les malheurs dont les méchans l'ont accablé.

Les Etourneaux , ou le Répentir tardif ;

A P O L O G U E O R I E N T A L .

Sur les bords brûlans de l'Afrique ,
 Certaine troupe d'étourneaux ,
 Bons citoyens , mais un peu trop badauds ;
 Fatigués du joug monarchique ,
 Tentèrent de le fecouer ,
 Pour s'ériger en république :
 Quelques vautours avides de régner ,
 Aux étourneaux ne ceffoient de prêcher
 Que la félicité publique

Ne pouvoit s'établir que sur la liberté!
 Par ces sermons persuadé,
 Un beau matin, le peuple volatile;
 Plus qu'à l'ordinaire imbécille,
 Court aux armes, & dans l'instant;
 Pies & geais en font autant;
 Et dans leur fureur libertine,
 Suivant en tout l'humeur mutine
 Des chefs qui dirigent leurs coups;
 Ils mettent sans dessus dessous,
 Et brisent toute la machine.
 Le légitime souverain,
 Suivant son humeur pacifique,
 Et n'ayant pas d'ailleurs la force en main;
 Reçut la loi de cette troupe inique;
 Et renonçant à ses droits les plus beaux,
 Dans ses sujets reconnut ses égaux.
 Les étourneaux victorieux,
 Pour éterniser leurs conquêtes,
 Les célébrèrent par des fêtes;
 Mais les vautours toujours ambitieux,
 Pendant que la troupe emplumée,
 Se repaissoit d'une vaine fumée;
 Les vautours, occupés d'objets plus sérieux;
 Sur les débris du pouvoir monarchique,
 Etablissoient sans bruit leur pouvoir despotique;
 Sous le prétexte spécieux
 De la félicité publique,
 Dont se paroloient ces factieux.
 Enfin le peuple ouvrit les yeux,
 Et reconnut sa balourdise,
 Mais pour réparer sa sottise,

Les moyens lui manquoient : ses tyrans furieux
 Chaque jour resserroient sa chaîne ;
 Et de tous ses forfaits portant la juste peine ,
 Plus que jamais il se vit malheureux.

Prophète de malheur , va s'écrier la bande
 bleue , ton apologue n'a pas le sens commun ,
 & nos bayonnettes sauront nous préserver
 du sort funeste des étourneaux. Imbécilles
 Parisiens , leur dirai-je à mon tour , badauds
 reconnus pour tels dans toute l'Europe , vous
 vous croyez libres , & vous vous flattez de l'être
 toujours , au moyen de vos bayonnettes ! Mais
 êtes-vous libres en effet ? mais êtes-vous faits
 pour être militaires ? Non sans doute , non ,
 vous n'êtes pas libres , vous ne le serez ja-
 mais : être libre , c'est pouvoir disposer de
 soi-même , de son bien , de sa propriété ; c'est
 pouvoir faire de ses facultés morales & phy-
 siques tel usage qu'on juge à propos , pourvu
 qu'on n'enfreigne ni les loix , ni les coutumes
 qui ont force de loi ; & cependant ceux
 mêmes qui , par leur rang & par leur nais-
 sance semblent avoir des droits acquis à cette
 même liberté , des membres de la famille
 royale sont traités comme des vils esclaves ;
 on veut les retenir prisonniers dans leurs
 palais , quand des raisons particulières exi-

gënt qu'ils aillent vivre dans un autre climat ! Vous êtes libres, & vous voulez confiner dans le royaume ceux que leurs affaires appellent ailleurs. Parisiens, peuple vil & hébété, ferez-vous toujours badauds ? ferez-vous toujours l'objet des sarcasmes de vos voisins ? Vous vous croyez libres, & sous l'habit bleu, sous cet uniforme que vous déshonorez, vous exercez dans Paris le despotisme le plus absolu ! est-ce que la liberté seroit exclusivement réservée à ceux qui portent le passe-partout de la nation ? En ce cas-là il faudroit vous regarder comme des tyrans, & vous traiter comme tels. Parisiens, vous n'êtes pas libres ; vous ne l'étiez pas sous un monarque bon & bienfaisant, vous ne pouvez pas l'être sous la domination de douze cents despotes subalternes, qui, pour se maintenir sur des trônes élevés par le crime & les fourberies, les cimenteront de votre sang, si vous venez à vous lasser de leur joug. Etes-vous libres, quand le club des Jacobins, plus sanguinaire que le tribunal de l'inquisition de Goa, suppose des intentions criminelles dans toutes les personnes qui, par leur rang ou leurs lumières, peuvent contre-carrer les projets abominables de cette horde de bri-

gands ? Etes-vous libres , lorsque votre comité de recherches se donne la torture , pour prouver que des gentilshommes , armés pour la défense de leur légitime souverain , vouloient attenter à la vie de la garde nationale , & lorsque cette garde nationale , semblable à une troupe de bêtes féroces , ose porter ses mains impures & sacrilèges sur la plus brave noblesse de l'univers , la traite de la manière la plus humiliante & la plus barbare , & pousse la cruauté jusqu'à conduire une partie de cette noblesse dans les prisons de l'abbaye Saint-Germain ? Etes-vous libres , quand votre municipalité , composée d'individus souillés de mille crimes , & présidée par Bailly , personnage le plus plat & le plus inepte qui fut jamais , foment , excite même des séditions , pour se faire valoir & se perpétuer dans la gestion de vos affaires , qui n'en vont que plus mal , par la raison toute simple que celles de vos électeurs , vont le mieux possible ? Votre conduite ne prouve pas plus clairement l'existence de la prétendue liberté dont vous croyez jouir ; & existât-elle réellement , elle aura le sort de ces vapeurs légères que le moindre souffle dissipe , & il ne vous restera que le regret & le remords d'une infinité de

crimes que vous aurez commis inutilement , pour courir après une chimère. Oh ! la plaisante liberté que celle dont vous croyez jouir ! c'est-là le supplice de Tantale, qui meurt de soif au milieu d'un grand fleuve.

Mais je suppose pour un moment , que votre liberté ne soit pas un être de raison, croyez-vous que vos bayonnettes puissent vous la conserver ? Des bayonnettes entre les mains de braves soldats , de vrais militaires, peuvent beaucoup, sans doute ; mais entre les vôtres, elles ne sont pas plus à craindre que des joujous entre les mains des enfans ; car toute prévention à part, vous n'avez pas plus de bravoure qu'il n'en faut, & personne n'ignore que la prudence est la vertu favorite des Parisiens. Tant qu'il ne faudra que passer des revues, monter des gardes , défilier des parades , vous vous prêterez d'autant plus volontiers, que l'orgueil, l'amour-propre & la vanité sont les bases de votre caractère, & les principaux mobiles de toutes vos actions ; mais si l'ennemi se montroit sur vos frontières, s'il venoit assiéger le théâtre de vos exploits éphémères, aussi lâches dans le péril, qu'impudens & bravaches quand il n'y a rien à craindre, vous n'oseriez pas même sortir de

vos boutiques, & en vrais Parisiens, vous chanteriez :

AIR : cœurs sensibles, cœurs fidèles,

Quoiqu'ayant du militaire
L'uniforme extérieur,
D'exercer son ministère,
Ma foi, je n'ai pas le cœur :
Je ne fais pas mon affaire
De la querelle à tretous,
Et d'ailleurs je crains les coups. *bis.*

Voilà, très-braves, très-belliqueux Parisiens, voilà précisément le langage que vous tiendriez intérieurement, & vous n'en resterez pas là; car si vous n'étiez surpris, vous délogeriez bien vite par une porte, tandis que l'ennemi entreroit par une autre; & c'est de vous que Phedre a dit :

Lingua ventosa, pedes fugaces.

Il est vrai que Royal Bonbon, & Royal Roupie-Pituite, commandés par le vaillant héros Blondinet, feroient bonne contenance; & je défie tout l'univers de faire plier deux corps aussi bien disciplinés, aussi aguerris, & ayant à leur tête l'homme le plus intrépide du royaume, pourvu toutefois qu'il n'y ait

pas de danger, ou que le champ de bataille
soit une toilette.

On lit dans un ouvrage intitulé les Invincibles :

Notre ami la Fayette
Est un singulier général :
Il fait un tapage infernal,
Quand nul danger ne menace sa tête ;
Il fait même sous main causer du bachanal ;
Pour avoir l'air de faire une conquête ,
En l'appaisant par son ton martial ,
Et pour qu'à son retour , chacun lui fasse fête ;
Mais dans l'amoureux tête-à-tête ,
Motier n'eut jamais son égal ;
Aussi bien , plus d'une fillette ,
Qui de ce preux & galant général ;
A le buste dans sa toilette ,
Aimeroit beaucoup mieux avoir l'original ;
Tel qu'on l'a vu souvent dans le boudoir royal.

Eh bien, j'en conclus que Blondinet étoit
plûtôt fait pour être étalon dans les harras
d'Andalousie, que Commandant général d'une
garde nationale ; il est vrai que s'il ne défend
pas très-courageusement la liberté dont vous
vous targuez, & la nation française, du moins
n'oublie-t-il rien pour contribuer à la géné-
ration future, & donner des défenseurs à
Targinette. Puissent-ils être plus braves que

leur père, & plus clairvoyans que celui de cette fille informe.

Souvent au plus grossier mensonge se mêle un air de vérité.

Je fortois de l'assemblée prétendue nationale, la tête remplie de rapports & de projets, tous plus ridicules les uns que les autres; indigné du désordre scandaleux qui y règne, & des opérations mesquines qu'on y fait, je rentrai chez moi, & je me mis au lit, dans l'espoir de me dédommager dans les bras de Morphée, des tranfes cruelles que quelques orateurs de nouvelle fabrique m'avoient fait essuyer pendant la séance.

J'étois à peine endormi, que je crus être sur la frontière de Lorraine. Etonné d'avoir fait tant de chemin en si peu de temps, je cherchois à débrouiller mes idées, à me reconnoître, lorsqu'un bruit confus, & semblable à celui d'un torrent qui se précipite du haut d'un rocher escarpé, me tira de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étois enseveli. Je levai la tête, & un épais tourbillon de poussière m'annonça quelque chose d'extraordinaire. Quoique devenu très-poltron depuis mon séjour à Paris, je fus inaccessible à la crainte; & m'asseyant au pied d'un arbre,

j'attendis, avec une espèce d'impatience, que le nuage se dissipât, pour distinguer plus aisément ce que c'étoit : mon cœur battoit avec rapidité ; mais ses mouvemens précipités étoient l'effet d'une joie secrète, dont je démêlai la vraie cause, lorsque la proximité des objets découvrit à mes yeux une armée française.

A cette vue, je me précipitai au devant d'elle, & je reconnus bientôt tous les illustres malheureux qui ont été les victimes de la révolution & de la rapacité insatiable des monstres dont est remplie la ménagerie nationale.

Le Comte d'Artois, digne rejeton de Louis XIV, marchoit à la tête, & se faisoit remarquer par son air martial, autant que par les marques extérieures de sa naissance. Condé & Broglio, toujours grands par leurs qualités personnelles, toujours dignes de leurs augustes ancêtres, marchaient aux côtés du prince, & étoient suivis d'une foule de braves gentilshommes volontaires, qui avoient juré de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour faire triompher la bonne cause.

Je m'approchai du Comte d'Artois, avec l'assurance de l'honnête homme, & mettant

un genoux en terre, grand Prince, lui dis-je, daignez recevoir sous vos drapeaux un français qui n'a jamais cessé de l'être, puisqu'il n'a jamais porté la livrée des tyrans qui oppriment sa patrie. A ces mots, le Prince me releva avec bonté, & m'ayant fait donner l'uniforme verd, il fit continuer la marche.

Dans la route, toutes les villes venoient se soumettre au Comte d'Artois, qui recevoit leurs sermens au nom du Roi; & les payfans, dans des transports d'allégresse, chantoient à tue-tête :

Ah ! ça ira ; ça ira , ça ira ;

Le comte d'Artois vient sauver la France ;

Ah ! ça ira , &c.

Le bon roi Louis s'en réjouira ;

Droit à Paris le jeune prince s'en va ;

Bientôt pat-tout le bon ordre renaitra ;

Ah ! ça ira , ça ira , ça ira ,

Réjouissons-nous & faisons bombance ;

Ah ! ça ira , &c.

De tous les brigands on nous vengera :

Le club Jacobin s'en repentira ;

mais le parti noir en triomphera.

Chantons , célébrons d'avance

Le bien que d'Artois fera.

Ah ; ça ira , ça ira , ça ira ,

Le comte d'Artois vient sauver la France ;

Ah ! ça ira . &c.

Le bon roi Louis s'en réjouira.

Enfin , nous n'étions plus qu'à quelques cents pas de Paris, lorsque le peuple, toujours bon, toujours fidèle à ses Princes, quand des suggestions diaboliques ne l'égarent pas, vint en grande foule au devant de notre armée, demandant grace, & jurant une fidélité éternelle à son légitime souverain. Le Prince, aussi généreux que sensible, ne put résister à son cœur qui plaidoit pour les supplians, & leur pardonna d'avoir été les instrumens aveugles d'une troupe de factieux dont il se promettoit de faire un exemple mémorable.

Mais au premier bruit de notre arrivée, toute la garde nationale, fidèle à son caractère de frivolité & de poltronnerie, jetta lâchement les armes, & quittant jusqu'à l'uniforme, de crainte d'être reconnue, elle se sauva à toutes jambes, & nous laissa la liberté d'entrer dans la ville, tambours battans, enseignes déployées.

L'assemblée prétendue nationale auroit bien voulu se dérober à la vengeance du Comte d'Artois; mais par un amour-propre mal entendu, elle voulut imiter le sénat de Rome; & affectant la grandeur d'ame qui ne convient qu'à une conscience pure, elle se laissa investir par une armée, qui auroit brûlé la salle &

tous les Députés, si le Prince, qui ne vouloit pas confondre les innocens avec les coupables, ne se fut opposé à l'exécution de ce projet. Un détachement entra dans la salle par son ordre, & se saisit des enragés qui, dès le jour même, furent lanternés dans les différens quartiers de Paris, en punition des forfaits que leur ambition & la soif de l'or leur avoient fait commettre.

J'en étois là de mon rêve, lorsque me réveillant en sursaut, je me trouvai couvert d'une sueur froide, & tombai dans une mélancolie, qui depuis ne m'a pas quitté, & qui semble me présager des malheurs encore plus funestes que ceux dont mon rêve m'a rendu le témoin.

Rentrez en vous-mêmes, imbécilles Parisiens, examinez votre conduite depuis deux ans, vous conviendrez que mon rêve peut fort bien se réaliser, & que vous seriez encore trop heureux d'en être quittes à si bon marché.

LES ÉVÊQUES A LA DOUZAINÉ.

PASSANT, il y a quelques jours, dans la rue St.-Honoré, j'aperçus devant l'église

de l'oratoire une foule de casques de laine & de tabliers rouges, qui me firent juger que tous les honnêtes gens de la halle & des fauxbourgs s'étoient rassemblés à l'occasion de quelque fête civique à leur manière ; la curiosité me fit approcher, & ayant distingué dans un coin un homme bien couvert, qui ne paroissoit pas prendre beaucoup de part à la joie grossière et insultante de cette canaille, je m'adressai à lui de préférence, pour savoir au vrai ce dont il s'agissoit. Monsieur, lui dis-je, puis-je, sans indiscretion, vous demander ce qui attire ici tant de monde ? -- C'est pour assister au sacre de douze calorins, qu'on a mîtrés & crossés, en récompense de ce qu'ils ont trahi leur ordre, & fait le plus de mal qu'ils ont pu à ceux de leurs confrères, qui, par honneur & par délicatesse, ont refusé de se prêter aux vues ambitieuses de quelques individus, qui ont usurpé le souverain pouvoir, & qui disposent de tout selon leurs caprices & leurs intérêts. -- Pourriez-vous me dire leurs noms ? -- Non Monsieur, je ne les connois pas, & quand même je les connoitrois, je ne vous les dirois pas, pour ne pas souiller ma bouche ; car prononcer le nom de ces parjures, feroit,

selon moi, prononcer un blasphème. -- Mais il me semble, Monsieur, que vous vous laissez emporter par l'esprit de parti ? -- Non Monsieur, la justice seule m'inspire, & si mes expressions sont un peu fortes, c'est que l'indignation me les arrache. En disant ces paroles, mon homme disparut dans la foule, craignant sans-doute d'avoir été entendu par quelqu'un des nombreux citoyens très-actifs qui nous entouraient ; il faut convenir que sa prudence étoit, on ne peut pas mieux placée ; car de l'humeur dont vous êtes, braves Parisiens, vous auriez saisi, à la volée, cette occasion de donner plus d'éclat & de célébrité à la fête, en accrochant à la première lanterne, un honnête homme, qui se donnoit les airs d'user d'une liberté dont vous prétendez jouir exclusivement.

LE LENDEMAIN DE LA FÊTE.

Point de fête qui n'ait son lendemain, après l'Oratoire, c'étoit le tour de Notre-Dame ; le hasard me conduisit là, comme il m'avoit conduit dans la rue St.-Honoré.

En sortant de la rue du Machér-neuf, je vis que toutes les rues de Notre-Dame étoient obstruées d'habits bleux, & d'une foule innombrable

nombrable de canaille de toute espèce. Je fus violemment tenté de passer outre , pour ne pas m'exposer à l'air infect & puant qui s'exhaloit de ce cloaque infernal ; mais , réflexion faite , voyons, dis-je en moi-même , si je ne trouverai pas aujourd'hui quelque original , capable de dire sans déguisement la façon de penser sur ce qui se passe ici.

Je fends la foule , & , à force de coudoyer à droite & à gauche , je parvins à la porte de l'église où j'entraî sans difficulté , parce-que je suis lié d'affaires avec celui qui y faisoit sentinelle. Je fus d'abord frappé de la plus singulière musique qu'on ait jamais entendue. Cinquante ou soixante musiciens jouoient des airs martiaux , & tiroient de leurs instrumens des tons aigres & faux , qui , joints à la toux perpétuelle & cadencée des Royal-pituite , auroient fait rire l'homme le plus sérieux ; Je m'en amusai pendant quelques instans ; mais ne perdant pas mon objet de vue , je cherchai des yeux quelqu'un avec qui je pusse causer sur la nouvelle du jour. A force de promener mes regards , je découvris dans une des tribunes , l'ancien curé de St.-Severin il étoit déguisé de manière à ne pouvoir être reconnu que par ses amis intimes.

Je monte à la tribune , & m'approchant

de son oreille, quel motif, lui dis-je, vous attire ici ? -- Le même, sans-doute, qui vous y amène : la curiosité. Mais vous vous exposez, curé, & vous avez bien fait de prendre ce déguisement. -- Ce n'est pas que je craigne les parisiens, je les méprise trop, pour qu'ils puissent m'inspirer de la crainte, & si je ne suis point venu avec les marques extérieures de mon état, c'est moins pour échapper au danger, que pour ne pas me donner en spectacle. -- Quel est, mon cher curé, le but de cet étalage de musique & de cérémonies ? comment, est-ce que vous l'ignorez, c'est l'installation d'un loup dans la bergerie. L'homme ordinaire se cache pour faire une sottise, il met toute son étude à l'envelopper des ombres du secret ; mais le parisien, qui non seulement a secoué les préjugés, mais même a renoncé à sa propre estime & à celle des autres, affecte de donner une sorte d'authenticité à ses forfaits les plus atroces ; il n'avoit cependant pas besoin de ces moyens pour s'attirer le mépris de ses voisins, c'est un sentiment qui lui est acquis depuis long-tems dans l'esprit de tous ceux qui savent apprécier les hommes & leurs actions. -- Vous appelez l'évêque de Lyda, un loup, cependant l'opinion publique lui

accorde la qualité d'honnête homme , & je crois qu'il la mérite effectivement. -- Je conviens qu'il s'est conduit pendant long-tems de manière à faire croire que la probité étoit le mobile de toutes ses actions ; un ambitieux qui veut parvenir à son but , prend toujours le masque de l'hippocrisie , & c'est ce qu'à fait le ci-devant évêque de Lyda ; mais pouvez-vous regarder comme honnête homme celui qui fait un serment , qu'il fait être contraire aux loix fondamentales de la religion , & qui n'a pas honte d'accepter une dignité de la hiérarchie de l'église , pendant la vie du légitime titulaire ? ce seroit renverser tous les principes reçus & innés , & je doute fort que la horde législative parvienne jamais à opérer ce bouleversement dans les idées. -- Sur ce pied-là , la classe des frippons est la plus nombreuse ; & s'il y faut comprendre tous ceux que la conviction ou la déférence ont porté à prêter le serment , bientôt la probité ne sera plus qu'un mot vuide de sens , parmi les individus de votre ordre. -- Oui , sans-doute , & il n'y a rien là qui m'étonne ; il n'y a pas de contagion pire que celle de l'exemple , & quand l'assemblée nationale commet elle-même toutes sortes de crimes il est tout simple , il est même naturel que

les particuliers & les parisiens sur-tout, qui sont de vrais singes, se livrent aux excès de tous les genres. Curé, curé, l'humeur se met de la partie. -- Non, mon ami, & vous conviendrez aisément de tout ce que je vous dis, si vous voulez vous donner la peine d'y réfléchir; au reste, vous ne voyez ici qu'une partie de la fête, & ce soir, une illumination brillante doit y mettre la dernière main. -- Une illumination! & pourquoi? -- Pourquoi? c'est que comme on craint que le St.-Esprit ne soit pas prodigue de ses lumières envers le nouvel évêque, la municipalité qui est toute puissante, veut y suppléer au moins par les lumières matérielles.

Pendant ce dialogue, tout le cortège avoit défilé; je quittai le curé, & réfléchissant sur ce qui s'étoit passé depuis le commencement de la révolution, je fus forcé de convenir avec moi-même, que si on lanternoit tous ceux qui l'avoient mérité, les trois-quarts des parisiens n'auroient pas lieu d'être tranquilles,

Encore une SOTTISE.

Et ce ne sera pas sûrement la dernière;
 Quand on est en si beau chemin,
 On ne s'arrête pas soudain,
 Et sans regarder en arrière,
 Jusqu'au bout on parcourt la carrière.
 Mais comme il faut que tout ait une fin;

Bailli le Long ; ce délateur moderne ;
 Qui n'est au fonds qu'un aigre-fin ,
 Pourroit fort bien , quelque matin ,
 Recevoir les honneurs... De quoi ? De la lanterne.

Ce seroit lui rendre la justice qui lui est due, car on en a lanterné qui ne le méritoient pas comme lui ; mais pour bien faire, il faudroit lui donner pour accolytes, tous les électeurs & municipaux qui ne sont qu'un tas de frippons & d'escrocs, occupés nuit & jour à s'enrichir aux dépens du tiers & du quart & qui pillent à tort & à travers, parcequ'ils sont assurés de l'impunité. Encore s'ils se bornoient aux déprédations de nos finances ! mais ils nous exposent à être massacrés par la horde innombrable de coquins à leur ordres, qui inondent tous les quartiers de Paris.

Il me semble que l'esprit de vertige se soit emparé de toutes les têtes françaises, & des parisieunes sur-tout ; la France n'est bientôt plus qu'un *bedlam* universel, rempli de fous & d'aveugles, de brigands & d'imbécilles. Non contente des nombreuses bévues qu'elle entasse journellement les unes sur les autres, la municipalité de Paris, qui devoit être le centre des lumières & de la sûreté publiques, vient de faire publier une proclamation qui défend de porter des cannes à épée & à fabre,

sous le spécieux prétexte, qu'étant des armes cachées, on ne peut pas être en garde contre ceux qui en sont munis. Je voudrois au moins que la municipalité fut conséquente une fois en la vie, & qu'elle ne fût pas toujours en contradiction avec elle-même. Depuis plus d'un mois, elle fait faire des visites nocturnes dans les hôtels garnis, pour s'assurer s'il n'y a pas des gens sans aveu ; elle a donc des raisons de croire qu'il en existe dans Paris, & elle veut ôter aux honnêtes gens tout moyen de défense, en cas d'attaque de la part des mal intentionnés, en leur défendant de porter des cannes à épée ; mais la municipalité a-t-elle fait réflexion que c'est encourager les coquins ; que c'est leur dire : ne craignez rien, tentez tout ce que la rapacité & la malice vous suggéreront, ils sont défarmés ? ô parisiens ! ferez-vous toujours aveugles ? rien ne pourra-t-il déchirer le voile qui cache à vos yeux les vrais motifs de la municipalité ? on vous prohibe le port d'armes, sous prétexte que vous pouvez faire un usage perfide ; mais c'est pour vous livrer pieds & mains liées, à ceux qui cherchent à vous détruire. On vous défend d'être armés, quand vous êtes en habit bourgeois, & sous l'uniforme, on vous laisse porter sabres &

épées, comme si un militaire ne pouvoit pas être un insigne frippon, comme si un habit bleu étoit un brevet de probité. Ah! si l'on pouvoit scruter les cœurs, si l'on pouvoit distinguer ceux d'entre vous qui ne sont pas dignes de porter l'uniforme, votre armée nationale seroit réduite à bien peu de chose. Le tems viendra, & ce tems n'est pas éloigné, où chacun fera traité selon ses œuvres; alors vous serez fâchés de n'avoir pas suivi les conseils de vos véritables amis, mais vos regrets seront inutiles, le mal sera fait, & le sera irrévocablement.

Cependant rien n'est désespéré, vous pouvez encore remédier à tout, vous en avez les moyens & le pouvoir. Cassez votre municipalité, qui vous dupe; dissolvez l'assemblée nationale, qui ne travaille que pour son intérêt personnel; chassez de votre milice nationale, dégradez ceux qui sous un extérieur hounête, ne sont, au fonds, que les agens cachés des divers partis qui déchirent la France; rendez à votre légitime souverain les droits sacrés & imprescriptibles dont vous l'avez dépouillé. A ce prix, vous pourrez vous réhabiliter aux yeux de l'Europe; vous pourrez recouvrer cette considération dont vous avez joui pendant tant de siècles. Mais si

vous persistez dans votre entêtement , dans votre aveuglement , je vous prédis la destinée la plus funeste. Victimes de votre enthousiasme pour un fantôme de liberté , vous tomberez dans un esclavage infiniment plus dur que celui dont vous vous plaigniez sous l'ancien régime. Opprobre de l'univers entier , rebut de l'humanité , la honte , le mépris feront votre unique partage , & vous boirez jusqu'à la lie la coupe du malheur que vous aurez préparé de vos propres mains.

Explication des figures de l'estampe.

Mirabeau , avec les attributs de la présidence. La figure à droite , la renommée publiant les forfaits des mané-gistes. Celle à gauche , Philippe Capet sous la figure d'une harpie , tenant d'une main la tête de la Reine , & de l'autre le sceptre , unique but de son ambition ; il a la queue ambarassée dans une roue , qui auroit dû être la juste punition de ses crimes. Au-dessous sont les deux Lamerh abattant le poteau royal , sous la figure de deux tigres ; & Motier jouant un rôle équivoque , & attendant l'événement pour se décider. Au pied du bûcher , l'évêque d'Autun faisant amende honorable à la religion , avant d'être brûlé , comme apostat. De l'autre côté , un enfant faisant des boules de savon , symboles de la constitution. Sur la même ligne , le comité des recherches , & Bailly le long , ayant l'échappé nationale en sautoir , en attendant qu'on la lui mette autour du col. Devant lui , Target , avec une tête d'âne , voyant à regret la constitution , s'en aller en fumée. Au-dessus de lui , Targinette sa fille , tombant du haut d'un rocher , malgré les efforts du lion Barnave , qui la déchire pour la retenir ; l'autre lion en-dessous , figure le pouvoir monarchique , attendant Targinette pour la dévorer.

